

# La question Trotsky

L'article de notre camarade Bordiga, que nous publions, a paru dans L'Unita (organe du Parti communiste italien) en juillet 1925. Il a été écrit à l'occasion de la violente offensive déclanchée contre Trotsky par Zinoviev et consorts, à la suite, on s'en souvient, de la publication par Trotsky d'une préface à son livre « 1917 ».

Le bel article de Bordiga n'a rien perdu de son intérêt et de sa valeur. Non seulement il fut, en son temps, un acte de courage qui honore celui qui l'a écrit, mais il reste comme le témoignage d'un des

La discussion qui depuis peu s'est terminée par l'application des mesures connues, adoptées par le C. C. et par la Commission de Contrôle du P.C.R. contre le camarade Trotsky, a son origine, exclusivement, dans la Préface — en date du 15 septembre — écrite par Trotsky au troisième volume de son œuvre, « 1917 », publié en russe il y a quelques mois.

La discussion sur la politique économique russe et sur la vie intérieure du Parti qui, auparavant, avait mis Trotsky en opposition avec le C.C., s'était close avec les décisions du XIII<sup>e</sup> congrès du Parti et du V<sup>e</sup> congrès mondial : Trotsky ne l'a pas réouverte. Dans la polémique actuelle on fait allusion à d'autres textes, tels que le discours prononcé au Congrès des vétérinaires et la brochure « Sur Lénine » ; mais le premier date du 28 juillet, alors que les délégations du V<sup>e</sup> congrès étaient encore à Moscou, et il ne suscita aucune polémique ; la deuxième a été écrite encore avant cette date ; la presse communiste de tous les partis l'a largement commentée et les organes du parti ne soulevèrent aucune objection.

Dans la préface à « 1917 » il est question des enseignements de la Révolution russe d'Octobre au point de vue du rôle du parti révolutionnaire relativement à sa tâche historique dans la lutte finale pour la conquête du pouvoir. De récents événements de la politique internationale ont posé le problème suivant : Les conditions objectives historiques pour la conquête du pouvoir par le prolétariat étant réalisées, c'est-à-dire l'instabilité du régime et de l'appareil étatique bourgeois, l'élan des masses vers la lutte, l'orientation de larges couches prolétariennes vers le Parti communiste, de quelle façon pouvons-nous assurer que celui-ci réponde aux nécessités de la bataille tout comme le Parti russe y répondit en Octobre 1917 sous la direction de Lénine ?

meilleurs militants de l'Internationale — aujourd'hui déporté par l'ennemi fasciste — contre la légende mensongère du « trotskysme » de 1923-24.

Rappelons, dans le même ordre d'idées, qu'à l'Exécutif Elargi de Février 1926, Bordiga, tout en indiquant qu'il n'était pas d'accord avec l'Opposition française (qu'à Zinoviev-Troïent-Doriot appelaient « la droite »...), déclara que cette Opposition « a été un mouvement sain, une réaction salutaire contre les fautes du Parti ». (Humanité du 28 février 1926.)

Trotsky présente cette question de la façon suivante : L'expérience nous apprend qu'au moment de la lutte suprême, deux courants tendent à se former dans le Parti communiste : l'un qui conçoit la possibilité de l'insurrection armée et la nécessité de ne pas la retarder, l'autre qui, au dernier moment, en prétextant que la situation n'est pas mûre, que le rapport entre nos forces et celles de l'adversaire nous est défavorable, cherche ainsi à retarder l'action et prend pratiquement une position non-révolutionnaire et menchéviste. En 1923, cette tendance a eu le dessus en Bulgarie, au moment du coup d'Etat de Tsankoff, et en Octobre, en Allemagne, où elle détermina l'abandon de la lutte qui pouvait nous apporter le succès. En 1917, cette tendance se manifesta au sein même du parti bolcheviste et l'on doit son échec à Lénine, dont la formidable énergie imposa aux récalcitrants la soumission à la situation révolutionnaire et l'ordre suprême du déclenchement insurrectionnel. Il faut donc étudier la conduite, en 1917, de l'Opposition de droite contre Lénine dans le parti bolchevik et la rapprocher de celle des adversaires de la lutte issus de nos rangs en Allemagne en 1923 et en d'autres cas semblables.

Le langage de ceux qui soutiennent le renvoi de la lutte et leur position politique est tellement semblable, dans les deux cas, qu'on doit poser la question des mesures à prendre dans l'Internationale pour faire prévaloir la vraie méthode léniniste dans les moments décisifs, et pour que les possibilités historiques de la Révolution ne soient pas éludées.

La conclusion la plus importante qui ressort, selon nous, de l'analyse efficace à laquelle Trotsky soumet la préparation et la réussite de la lutte d'Octobre en Russie, c'est que la résistance de la droite ne découle pas seulement d'une erreur dans l'évaluation des forces et dans le choix du moment de l'action, mais surtout d'une incompréhension de principe du processus historique révolutionnaire ; elle croit que ce processus peut emprunter une au-

tre voie que celle de la dictature du prolétariat pour la construction du socialisme, ce qui est contraire au contenu vital du marxisme révolutionnaire, revendiqué et réalisé par l'œuvre gigantesque de Lénine.

En effet, le groupe des camarades dirigeants du parti bolchevik qui s'opposa alors à Lénine, ne soutenait pas seulement qu'il fallait attendre encore, mais opposait aux mots d'ordre léninistes — dictature socialiste du prolétariat, tout le pouvoir aux Soviets, dissolution de l'Assemblée Constituante — d'autres formules, telles qu'une combinaison des soviets et du parlement démocratique, le gouvernement de « tous les partis soviétistes », c'est-à-dire une coalition de communistes et de social-démocrates, et ceci, non pas comme expédients tactiques provisoires, mais comme des formes permanentes de la révolution russe. Ainsi deux conceptions de principes s'opposaient : d'une part, la conception léniniste de la dictature soviétique dirigée par le Parti Communiste, c'est-à-dire la révolution prolétarienne dans toute sa puissante originalité et comme fait historique diamétralement « opposé » à la révolution démocratique bourgeoise de Kerensky ; et d'autre part la poussée vers la gauche, le perfectionnement de la défense contre l'étranger, de la révolution « du peuple » contre le tzarisme, c'est-à-dire le succès de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie.

Trotsky, magnifique et sans égal parmi les vivants dans la synthèse des expériences et des vérités révolutionnaires, remarque que dans la période révolutionnaire, les réformistes se déplacent du domaine du socialisme « formel », qui envisage la victoire de la classe prolétarienne par les moyens démocratiques et légaux bourgeois, vers le domaine pur et simple de la démocratie bourgeoise. Parallèlement une aile droite du Parti révolutionnaire va en réalité occuper la place qui a été laissée vide par ceux-là, leur fonction devenant celle qui consiste à invoquer « une véritable démocratie prolétarienne » ou quelque chose de semblable, alors que par contre le moment est venu de proclamer la faillite de toutes les démocraties et de marcher à la lutte armée.

Cette appréciation de l'attitude des bolcheviks qui, alors, abandonnèrent Lénine, est très grave sans doute, mais elle est appuyée, par Trotsky, de citations documentées, non démenties, des déclarations de la droite elle-même et des réponses de Lénine à celle-ci. Il est nécessaire de soulever ce problème, puisque nous n'avons plus Lénine avec nous et que, sans lui, nous avons perdu notre révolution d'Octobre de Berlin. Ce fait est d'une importance historique internationale qui annule toute considération d'opportunité et de tranquillité intérieure. Trotsky considère ce problème d'une façon identique à celle que la gauche de la délégation italienne soutenait au V<sup>e</sup> Congrès. On ne peut pas liquider l'erreur

allemande en accusant seulement la droite qui dirigeait alors le Parti allemand, mais elle nous montre la nécessité de reviser la tactique internationale de l'Internationale et de vérifier son organisation intérieure de façon à la préparer aux tâches de la révolution.

Les divergences dans le parti bolchevik, à la veille de la Révolution, peuvent être comprises d'après une série d'interventions vigoureuses de Lénine pour rectifier la ligne et éliminer les hésitations. En Suisse, Lénine avait déjà entrepris, avec ses lettres, ce travail. Dès son arrivée, il se place résolument contre l'attitude de ceux qui — et entre autres la Pravda — incitaient les travailleurs à la guerre contre les Allemands pour sauver la Révolution. Lénine marquait que nous avons à défendre une Révolution quand le Parti du prolétariat, et non les opportunistes ou agents de la bourgeoisie, est au pouvoir.

On sait que le « mot d'ordre » du parti bolchevik avait été jusqu'alors celui de « la dictature démocratique du prolétariat et des paysans ». Trotsky ne prétend pas, dans ses écrits, que cette formule soit fautive, qu'elle échoua historiquement et que Lénine y substitua, comme formule équivalente, la « Révolution permanente » soutenue, en d'autres temps, par Trotsky et ses amis.

Bien au contraire, Trotsky revendique la justesse de cette formule telle que le génie révolutionnaire de Lénine la concevait et l'appliquait, c'est-à-dire comme moyen de tactique et d'agitation qu'il fallait appliquer avant la chute du tzarisme. Et, en effet, elle se réalisa, puisqu'après le tzar, on n'eut pas, en Russie, une pure démocratie parlementaire bourgeoise, mais un dualisme entre un faible Etat bourgeois parlementaire et les Soviets, organes naissants du pouvoir des prolétaires et des paysans. Mais dès l'ouverture de cette phase, où l'histoire a confirmé la justesse du « schéma » léniniste et bolchevik de la révolution, Lénine passe tout de suite — dans l'orientation politique du Parti, si ce n'est dans la succession extérieure des formules de propagande — à une position plus avancée d'où l'on pouvait préparer la deuxième et la véritable révolution, au moyen de l'insurrection armée vers la dictature du prolétariat qui, bien entendu, doit toujours guider les masses paysannes en lutte pour leur émancipation du régime agraire féodal.

Trotsky a insisté sur le problème de l'incompréhension du véritable génie stratégique de Lénine, de la part de ceux qui, comme tant de nos maximalistes, invoquent à tout moment sa théorie et sa pratique du « compromis » et de l'élasticité de manœuvre.

Lénine manœuvre, mais la manœuvre ne perd jamais la vision du but suprême. Pour d'autres, trop souvent la manœuvre devient le but en soi et paralyse la possibilité de l'action révolutionnaire,